

PETIT VOYAGE

AUTOUR D'UN AUTOGRAPHE

Dès qu'il s'agit d'un homme éminent, poète, écrivain, artiste, digne en un mot d'occuper l'opinion, il n'est pas de document plus intéressant, plus révélateur, plus indiscret même — et personne ne s'en plaint — qu'un simple autographe. Cela est si vrai que toute biographie qui se respecte se complète aujourd'hui d'un mot, d'un billet — trop souvent banal — qui ajoute le dernier trait à la physionomie du personnage. Banal, pas toujours. Je n'en veux pour preuve que la lettre piquante que nous allons mettre sous les yeux du lecteur. Elle est signée d'un de nos plus glorieux enfants de Bohême, mort hier, un enfant de plus de quatre-vingts ans qui a chanté durant toute sa vie l'amour, le printemps et les roses, vus aux clartés de la rampe et poudrés à la maréchale, Arsène Houssaye.

L'aimable et galant épicurien qu'était Arsène Houssaye, s'y peint tout entier avec le tour un peu précieux de son esprit affiné aux ruelles du XVIII^e siècle. Elle est adressée au comte de Nieuwerkerke, le brillant surintendant des Beaux-Arts du second empire. Les deux hommes étaient faits pour s'entendre. Ils s'étaient maintes fois rencontrés dans le monde où l'on ne s'ennuie pas. Tous deux avaient le même culte de l'art, de la beauté et par conséquent de la femme qui en est ici bas la réalisation la moins imparfaite; compatriotes, qui plus est, l'un né à Bruyères, près Laon, d'une famille aisée de cultivateurs, l'autre né ou plutôt conçu (1), à Villiers, arrondissement de Château-Thierry. Tous deux, le surintendant des Beaux-Arts, conseiller général du canton de Charly, et l'aimable auteur du *Quarante et unième fauteuil*, se retrouvaient, à Laon, au moment des sessions du Conseil général, aux réceptions de la préfecture et aux fêtes si curieusement mêlées que donnait le trop facile chatelain de Bruyères.

La lettre est du 4 juin, sans indication d'année — toujours le bohème se trahit par quelque endroit. Mais on peut conclure du texte qu'elle est de 1857, alors que Arsène Houssaye avait déjà quitté l'administration de la Comédie-Française et passé la main à M. Empis. Il obtint comme compensation une sinécure créée, je crois, tout exprès pour lui, l'inspection générale des musées de province. C'est de Montpellier, où il est en tournée professionnelle, qu'il écrit au surintendant des Beaux-Arts. Dans sa lettre, il est un peu question de musées, et beaucoup d'amour, — vous le reconnaissez bien là. Il parle de deux femmes par qui il se laissa adorer. L'une, Marie Garçia, était la dernière de cette famille fameuse dans les fastes de la musique

(1) Voir dans le journal *Le Curieux* 1^{er} vol. (1883-1885, pages 9 et 10, Paris, Charles Mauroy, 6, rue de Seine), l'acte de naissance d'Emilien de Nieuwerkerke, reproduit d'ailleurs dans la livraison de l'*Art* du 1^{er} septembre 1894.

qui nous a donné la Malibran et Pauline Viardot. Son portrait devait figurer au Salon de 1857, et c'était bien le moins qu'Arsène Houssaye réclamât un petit bout de cymaise pour une gracieuse effigie qui le touchait de si près. Il vous semble, n'est-ce pas, que la recommandation venait un peu tard ; mais il faut dire que le Salon de 1857 ouvrit le 15 juin. Les Salons, encore tout déroutés par l'Exposition universelle de 1855, n'avaient pas encore repris leur assiette et adopté définitivement la date du 1^{er} mai à laquelle on est toujours resté fidèle depuis 1861 (1).

Que sont devenus le portrait et le peintre dont Arsène Houssaye n'a pas besoin de rappeler le nom à M. de Nieuwerkerke parce que celui-ci connaissait déjà l'œuvre et l'artiste, mais qu'il aurait bien fait de nommer pour nous ? Nous sommes réduits à supposer que ce pourrait être Alizard (était-ce le fils de la célèbre basse chantante de l'Opéra ?) né dans le département de l'Aisne, à Buironfosse, et qui avait alors une trentaine d'années. Nous trouvons, en effet, au livret de 1857, sous le n^o 24, un portrait de M^{lle} G... Le pauvre peintre, si c'est véritablement d'Alizard qu'il s'agit, ne fournit pas une longue carrière, car il ne paraît plus aux catalogues suivants ; mais la toute charmante Marie Garcia vit la sienne brisée plus vite encore, fleur coupée tout à coup par l'inexorable faux du destin.

Le badinage auquel se livre Arsène Houssaye à propos de M^{lle} Rachel se teinte d'un mélancolique retour sur les beaux jours d'antan. L'illustre tragédienne était venue, dans le midi, pour combattre la maladie de poitrine qu'elle avait contractée au cours de son triomphal voyage d'Amérique de 1856. Elle habitait alors Montpellier et l'ancien

(1) Le Salon de 1853 ouvrit le 15 avril, celui de 1851 le 1^{er} avril ; 1850, 30 décembre (essai des plus malheureux) ; celui de 1849, le 15 juin (c'était bien tard), et celui de 1848, le 15 mars (c'était trop tôt).

directeur du Théâtre-Français avait pris gîte chez son ancienne pensionnaire. C'est près d'elle qu'il écrit la lettre qu'on va lire :

« Mon cher Comte,

« Je viens — de loin — vous rappeler le portrait de M^{lle} Marie Garcia qui désire ne pas donner de torticolis à ceux qui regarderont l'œuvre du jeune Van Dyck. Ne la laissez pas placer au cinquième étage ; car, au Palais de l'Industrie, il n'y a pas d'échelle de soie pour aller chanter si haut les sérénades de la critique.

« Je suis à Montpellier au musée, — et chez M^{lle} Rachel. Ce musée des antiques — sans intention mauvaise — rivalisera-t-il avec le vôtre ? J'en doute. Elle est toujours belle dans sa pâleur de marbre : mais ce n'est plus Vénus tout entière à sa proie attachée, comme disait si bien ce polisson de Racine de la Champmeslé.

« M^{lle} Rachel sait que je vous écris et me charge de vous dire qu'elle regrette de n'avoir pas été *sculptée* par vous. Je ne sais pas bien ce que veut dire ce mot. Il ne vous eût pas fallu, — en prenant votre art au sérieux comme vous l'avez fait en maître — beaucoup de marbre pour les avant-scènes de l'illustre tragédienne, ce qui me rappelle un mot digne de vous être dit. Elle s'imaginait qu'il lui poussait de la gorge. Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, épouvantée, quand je pense que je vais être obligée dans ma conscience, d'en rendre à tous ceux qui n'en ont pas eu. »

« Elle est toujours charmante et toujours spirituelle — et spirituelle sans le vouloir, ce qui est la marque de l'esprit.

« Au revoir, mon cher comte. Il y a ici de beaux tableaux et de beaux marbres que j'ai salués en votre nom. Dans les autres musées, on commence toujours par me signaler les tableaux que vous avez admirés, ce qui m'empêche de faire des trouvailles.

« Rappelez-moi au souvenir de M. de Viel-Castel et croyez-moi toujours le plus dévoué de vos amis.

« ARSÈNE HOUSSAYE. »

Montpellier, 4 juin 1857.

La pauvre Rachel ne devait plus revoir Paris, elle mourut sept mois après au Cannet, près de Toulon, le 3 janvier 1858, âgé de 38 ans, sans avoir pu faire les gracieuses et délicates répartitions dont parle Arsène Houssaye. Il lui eût fallu d'ailleurs pour régler ce solde de compte les charmes plantureux de M^{lle} Georges, mais si la nature s'était montrée parcimonieuse à son égard du côté des agréments plastiques, elle lui avait donné l'esprit qui supplée à bien des choses.

Le comte Horace de Vielcastel cité dans les dernières lignes de la lettre est bien oublié déjà, et c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux. M. de Nieuwerkerke avait recueilli, logé, au Louvre, ce clubman décavé, littérateur fourbu et archéologue très insuffisant. Il l'avait fait nommer conservateur du Musée des Souverains, Vielcastel laissa, dans la maison, d'assez fâcheux souvenirs, aggravés encore par ses mémoires posthumes, tout pleins de commérages venimeux, où il n'épargne aucun de ceux qui l'ont obligé, reçu, traité en ami. Mais à cette époque, tout le monde le ménageait, et Houssaye n'aurait eu garde de l'oublier(1).

(1) H. de Vielcastel est mort le 2 octobre 1864, âgé d'environ 65 ans. Ses mémoires furent publiés en 6 vol. in-8° (1881-1884) avec préface de Leouzou Le Duc (Berne-Haller).

Je ne suis pas assez grand clerc en graphologie pour tirer de l'autographe qu'on vient de lire toutes les inductions qu'il comporte. Tout ce que je puis dire, c'est que l'écriture n'est point quelconque. Elle est au contraire très caractéristique et personnelle, fine, menue, avec un abus de « tirets » qui sent un peu le bel esprit, et quelque prétention à la calligraphie affirmée par le développement excessif de certaines lettres et les queues parasites auxquelles sa plume se complaisait. Il aimait surtout à prolonger en un trait interminable l'i grec dont il avait embelli son nom, trop bourgeois à son gré, de Housset. A bien examiner sa signature, on croit voir le beau poète à la légendaire barbe blonde monté sur ses longues jambes d'échassier. La qualification habituelle de pattes de mouches ne saurait s'appliquer à l'écriture d'Arsène Houssaye. Ce sont plutôt des pattes d'araignée de l'espèce dite faucheux. Telle qu'elle est, cette écriture fine, sautillante, coupée de paraphes qui partent comme des fusées, donne une idée assez exacte de l'homme physique et moral, de l'esprit pailleté de l'auteur de « Comédiens et comédiennes du XVIII^e siècle » et même des procédés de son style papillottant et chiffonné.

FRÉDÉRIC HENRIET.
